

## COURTES PIÈCES

## Du même auteur

### Aux éditions Théâtrales

- DIVERTISSEMENTS TOURISTIQUES, 1989, 2003  
L'ENTRE-DEUX, 1989, 2003 (Théâtre Ouvert, 1987)  
ROSE, LA NUIT AUSTRALIENNE, 1989, 2003 (Théâtre Ouvert, 1987)  
LE RENARD DU NORD, édition bilingue français-allemand, 1991, 2002 (Théâtre Ouvert, 1989)  
BLANCHE AÛRORE CÉLESTE, in COURTES PIÈCES, 1994 (Théâtre Ouvert, 1992)  
LES CENDRES ET LES LAMPIONS, in COURTES PIÈCES, 1994  
LUNES, in COURTES PIÈCES, 1994  
PETITS RÔLES, in COURTES PIÈCES, 1994, in PETITES PIÈCES D'AUTEURS 2, 2000 (Théâtre Ouvert, 1992)  
LE PRUNUS, in COURTES PIÈCES, 1994  
MA SOLANGE, COMMENT T'ÉCRIRE MON DÉSASTRE, ALEX ROUX,  
tome 1, 1996, tome 2, 1997, tome 3, 1998, texte intégral, 2005  
GÉO ET CLAUDIE, in PETITES PIÈCES D'AUTEURS, 1998  
NEUF PETITES HISTOIRES D'APPARITIONS ET DE DISPARITIONS, in SALUTS, de Guillemette Bonvoisin, 1998  
FICTION D'HIVER, 1999  
MADAME KA, 1999  
À TOUS CEUX QUI!, 2002  
LA COMÉDIE DE SAINT-ÉTIENNE, 2002  
8, 2003, in SANS CARTE SANS BOUSSOLE SANS ÉQUIPEMENT, 2010 (Pocket, in DES MOTS POUR LA VIE, 2000)  
PROMENADES, 2003, in SANS CARTE SANS BOUSSOLE SANS ÉQUIPEMENT, 2010  
CEUX QUI PARTENT À L'AVENTURE, 2006  
DES TULIPES, 2006  
LA BONNE DISTANCE, in 25 PETITES PIÈCES D'AUTEURS, 2007 (revue REHAUTS, 2005)  
TOPOGRAPHIES, 2008  
UNE BELLE JOURNÉE, 2008  
LA PROMENADE, in SANS CARTE SANS BOUSSOLE SANS ÉQUIPEMENT, 2010 (Théâtre Ouvert, 2009)  
COMPTES (s8à3), in SANS CARTE SANS BOUSSOLE SANS ÉQUIPEMENT, 2010  
PAR COURTESY, in SANS CARTE SANS BOUSSOLE SANS ÉQUIPEMENT, 2010  
(revue LENDEMAINS, 2007, revue THÉÂTRES EN BRETAGNE, 2007)  
LE TABLEAU, in SANS CARTE SANS BOUSSOLE SANS ÉQUIPEMENT, 2010  
BON, SAINT-CLOUD, in SANS CARTE SANS BOUSSOLE SANS ÉQUIPEMENT, 2010  
(in LA FAMILLE, L'Avant-Scène Théâtre/Comédie-Française, 2007)  
RACINES, in SANS CARTE SANS BOUSSOLE SANS ÉQUIPEMENT, 2010

### Chez d'autres éditeurs

PAR LES ROUTES, Théâtre Ouvert, 2005

### Autres textes

- PORTRAIT DU CHORÉGRAPHE FRANÇOIS RAFFINOT, in TRACE/ÉCART, de F. Raffinot, Séguier-Archimbaud, 2005  
LE PETIT GESTE D'ANGÉLIQUE PINGLET, in LEXI-TEXTES 11, éditions de l'Arche, 2007  
RETOUR À LA TERRE, revue ESPACE(s), éditions L'Observatoire de l'espace du CNES, 2010  
DE TANT EN TEMPS, éditions Mix/Frac Aquitaine, 2010

### Sur son œuvre

NOËLLE RENAUDE : ATLAS ALPHABÉTIQUE D'UN NOUVEAU MONDE, Michel Corvin dir., éd. Théâtrales, 2010

NOËLLE  
RENAUDE

# COURTES PIÈCES

PETITS RÔLES

BLANCHE AURORE CÉLESTE

LUNES

LES CENDRES ET LES LAMPIONS

LE PRUNUS

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

*éditions*

---

**THEATRALES**

## RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN

La collection *Répertoire contemporain* vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre contemporain et à les accompagner dans leurs recherches. Pour proposer des textes à lire et à jouer.

Cette collection bénéficie du soutien de la **SACD**

© 1994, éditions THÉÂTRALES,  
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-907810-50-0 • ISSN : 1760-2947

En couverture : détail d'une peinture de Pierre-Marie Ziegler.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique intégrale ou partielle des pièces de ce recueil, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD ([sacd.fr](http://sacd.fr)).

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

# PETITS RÔLES

*Le trépas vient tout guérir  
Mais ne bougeons d'où nous sommes  
Plutôt souffrir que mourir  
C'est la devise des hommes.*

Jean de La Fontaine

PERSONNAGES

MME VERDURE

LIVIO *et son chien* CORNET

JOHNNY

SAM

MME VERDURE.— Maman m'appelait mon pigeon. Papa, mon sucre dans ses bons jours, Josiane dans les mauvais. Et André Miquette. Mon nom, c'est Bolbec.

André m'a faite Verdure puis il est mort, retourné à la terre ça a fait hier quarante-six ans.

Trois balles dans le paletot de laine offert pour la Noël, dont une a traversé le rectum, une l'estomac, et la troisième a fracassé un os de côte, à gauche. Un jour comme aujourd'hui. J'étais à la maison, en train de peler des pommes. André aimait beaucoup les pommes. En compote. En tarte. En tourte. En beignet. Trois balles qui m'ont faite veuve pour la vie.

Inconsolable, désespérée et affreusement lucide.

C'est toujours aux morts qu'on meurt de dire : je t'aimais.

SAM.— Qui ça, trois balles ?

MME VERDURE.— André.

SAM.— André ? Qu'est-ce que c'est qu'André ? C'était prévu ?

MME VERDURE.— Oubliez ça. C'est un manquant. Qui n'a d'importance que pour moi. Même si elle est plus que considérable. Son souvenir n'est plus du souvenir, à ce point-là c'est un monument commémoratif.

JOHNNY.— Moi, c'est Jean Popelote. Mais on dit Johnny comme Johnny.

LIVIO.— Monsieur Livio. Propriétaire de commerce.

SAM.— Monsieur Livio, à vous !

LIVIO.— Oui.

SAM.— Alors ?

LIVIO.— Oui.

SAM.– Que nous dites-vous ?

LIVIO.– Qu'est-ce que je dis ?

SAM.– Vous êtes bien là pour nous dire quelque chose !

LIVIO.– Oui.

SAM.– Vous avez, je vois, un chien. Son nom par exemple ?

LIVIO.– Cornet.

SAM.– Cornet. Comme un cornet !

LIVIO.– Comme un cornet.

SAM.– Une raison à ça peut-être ?

LIVIO.– Les oreilles on peut dire.

SAM.– Les oreilles.

LIVIO.– Le nez aussi.

SAM.– Le nez ! Une autre raison ?

LIVIO.– Cornet, comme un cornet.

SAM.– Et il reste sur vos genoux ?

LIVIO.– Oui.

SAM.– Pourquoi ?

LIVIO.– Pourquoi pas ?

SAM.– Question de bien-être ?

LIVIO.– On peut dire.

SAM.– Il vous réchauffe les genoux, vos genoux le réchauffent ?

LIVIO.– Il est lourd.

SAM.– Ah ! Un poids ! Il vous pèse donc !

LIVIO.– Non.

SAM.– A quoi vous sert d'être collés ainsi l'un à l'autre ?

LIVIO.– A nous sentir plus proches l'un de l'autre. Cornet et moi.

SAM.– Vu comme ça évidemment.

LIVIO.– A ne faire qu'un. Lui et moi c'est comme ça.

SAM.– Cornet, Livio, à la vie à la mort !

BLANCHE AURORE  
CÉLESTE

Papa frappa maman. Maman tomba sur le lit. Papa, plein de remords, sauta sur maman. Ils me conçurent. C'était le matin. Au chant du coq. Ils m'appelèrent Blanche. Y accolèrent Aurore. Et ajoutèrent Céleste. J'arrivai en même temps que l'averse, face à la fenêtre. Depuis, tout va tout vient, comme les nuits sur les jours. Les nuits, je fais des rêves. Le dernier, c'était Amédée.

\*

Amédée, monté sur un cheval rouge incendie ouvre une bouche affreuse. Il aimerait bien sans doute pousser un cri libérateur mais le cri justement, refuse de venir libérer Amédée. Le cheval n'a pas de queue. Amédée une espèce d'habit vert. Je ne peux pas raconter le paysage, parce qu'il n'y a pas de paysage. Il n'y a jamais de paysage. Le fond, si je peux parler de fond, est une convulsion de blanc. Des masses mugissantes en action. Une atmosphère en ébullition. A peu près. Disons.

Bien. Une autre fois par exemple, ça peut être tout aussi bien M. Raoul, l'épicier du secteur, faisant trempette dans les vagues. Houle, écume, ciel ardoise, tout y est pour faire tempête. De l'épicier, je ne vois en fait que les globes maigrichons et blafards des fesses, résistant héroïquement à la fureur des flots. Comment je sais, à ce détail, que c'est l'épicier ? L'évidence des songes.

Le reste du temps, le jour disons, je me débrouille avec ce qui fait que je suis moi.

J'ai longtemps cru et je ne suis pas la seule que le temps qui passe n'était que pour les autres. J'ai mis du temps à savoir toutes ces choses. Que moi aussi je pouvais mourir. J'ai été maigre jusqu'à treize ans, âge où je reçus mon premier grand choc individuel. C'est le jour de mes premières règles. Il fait très beau dehors. Un grand ciel calme au-dessus de la cour. J'ai une robe blanche à dessins bleus. Je reste muette devant l'événement. Sans sentiment. Ni honte. Ni rage. Ni victoire. Ni plaisir. Un peu plus tard, j'ai la conviction horrible que je

viens de laisser derrière moi mon innocence. La vue de ce sang, perdu pour tout le monde, est un peu comme le premier signe des difficultés qui n'allaient pas tarder à me tomber dessus. C'était venu, c'était là, le destin et ses pièges m'attendaient au tournant.

Quand Joujou m'a initiée à l'amour sur la banquette gris clair de sa petite voiture et que j'ai saigné pour la deuxième fois, j'avais déjà passé le cap des évidences.

Et puis un jour, un peu plus tard, j'ai compris qu'on pouvait dans cette vie retrouver l'innocence. Jules a eu une embolie. Il est mort, devant moi, sans rien me dire. Sans que le sang coule. Peut-on mourir, je me suis demandé à l'époque, avec tout son sang encore en dedans ? Que devient le sang dans le corps des morts ? J'étais jeune à l'époque et sans expérience. Partie de la maison très tôt sur les traces d'un guitariste dont j'avais épinglé les photos aux murs fanés de ma chambre, j'avais erré dans plusieurs villes et connu Jules dans la détresse. Il était myope et voyant mal aimait la nuit. Je dormais la lumière allumée par peur du noir. Jules était gentil et silencieux. Il est mort subitement, sans se douter plus que moi qu'il était en train de mourir. J'ai dû appeler le concierge pour constater le trépas. Jules, tombé à la renverse sur la carpette orange, était parti yeux grands ouverts pour la poubelle céleste.

Je me retrouvai seule. Sans vraie douleur. C'était le mois de mars, la glace fondait, inondant le paysage. Je me consolai comme je pus avec Sélim. Celui qui ne parlait jamais de chez lui. Je voulais savoir pourtant. Je lui demandais de me dire. La lumière criarde. Le sable incandescent. Le désert ocre. Les cieux marine, le blanc des villes entassées sur les buttes de cailloux. Sélim, c'était tout ça. Même s'il était obscur et lunaire comme un sauvage revenu de l'enfer parmi nous. J'avais des étoiles au fond des yeux quand je regardais Sélim. Nous nous sommes séparés assez vite. Un tragique fossé culturel. Sélim écoutait beaucoup ces airs de là-bas. Je lui ai dit, un soir de canicule que nous étions affalés sur ses faux tapis d'Orient, en train d'écouter ces musiques sautillantes et rugueuses comme du crépi de chaux : « c'est formidable, ces chansons à boire. » C'était de la musique sacrée. La communication était rompue. Le lendemain, j'ai rencontré Albert. L'homme de la mine. Je chutai du croissant de lune au charbon. L'homme de braise, je l'avais surnommé Albert, parce

LUNES

9 janvier 1991  
 Paul Calepied  
 (1957- )

Cette fois, j'ai atteint le bout. J'ai fait le plein. Trop ce n'était pas assez. On m'en a remis, une pleine charretée. Je n'en peux plus. Je suis écrasé. Je me donne corps et âme à tout le monde. Je prends du travail en plus. Je vais au-delà de mes forces. Je trime comme un damné. Je frise la dépression. J'entretiens tout le monde. J'ai deux procès sur le dos. Trois pensions alimentaires en retard. Des dettes partout. Je dois payer la cantine de Léa. Le piano de Babette. Deux mois de loyer. Et Joséphine me réclame un vélo! Et Monique m'écrit : Isabelle a besoin d'un appareil. Celle-là n'avait qu'à pas se fourrer le doigt dans la bouche! J'oubliais l'accouchement! Arlette va me laisser une ardoise de téléphone, je dois rêver! Je n'ai pas eu le temps de chercher un prénom. Et papa qui part en fumée, comme ça, en pleine nuit, vers le ciel, avec la chambre *Petit Trianon*, la salle à manger en teck, le salon en rotin, le Formica de la cuisine, tout un tas de bricoles dont mes vieux disques! Et tout l'héritage! Voilà qui arrange mes affaires. Maman débarque. Elle n'a plus rien. Je suis bien obligé. Pauvre maman! Appelons-le donc Léon, j'y pense, en souvenir de papa. Pauvre papa. Quel imbécile aussi! Arrêter de fumer pour recommencer six ans plus tard, à cause d'Emile. Quel imbécile aussi, Emile! S'entêter, à son âge, à vouloir sortir le chien, à tout prix, le long de la grève, malgré les avis de coups de vent! La mer, soulevée par la bourrasque en une

vague énorme, est venue s'abattre sur la plage dans un fracas infernal juste au moment où le teckel levait la patte sur la cabine de bains des Moulet, et nous a englouti Emile. Et pas le teckel. Six semaines plus tard, c'est papa qui détale. Des frères jumeaux. Sort imbécile là encore. Plus de corps l'un et l'autre. Passés de vie et de chair à plus rien du tout. Deux tombeaux vides. Coulés ni vus ni connus dans l'immatérialité éternelle! Et moi, qui suis là à me débattre dans ce bas monde. Tout seul, Léon, tu t'appelleras Léon, mon fils, si tu es un fils. Et Calepied en sus, toute ta vie. Comme moi. Comme papa. Pauvre papa. Qui disait toujours que s'il lui arrivait de mourir un jour, il voulait qu'on l'enterre, qu'on vénère son nom, celui de son père et cætera et ses os. C'était sa volonté. On a mis dans l'urne une pelletée du tas de cendres encore fumantes, tout ce qui reste du pavillon, toutes matières confondues, même les plastiques. Une chance, tout de même que maman soit allée ce soir-là jouer au Scrabble chez les Bœuf. Maman est en état de choc, maman pleure, papa ou ses bibelots, mais maman est en vie. Pierrot n'a rien voulu entendre et Nadine rien proposé. Pierrot? Comment veux-tu? Avec mon bras! Et Nadine, la malheureuse! Je n'ai pas assez de soucis. Je n'ai pas assez de dettes! Je n'ai pas assez de corvées! Papa fume, s'endort, voilà le désastre, maman déboule. Pauvre maman! Qui a passé sa vie à pester contre papa, à regretter six jours sur sept de ne pas avoir épousé Pignolet, à reprocher à papa d'avoir failli épouser Suzette, sa sœur. Suzette qui a préféré Charlot. Puis six mois plus tard, La Cerise. Mon oncle Edouard. Qu'on appelle La Cerise, parce que l'Indochine et l'Algérie, ce n'était pas assez comme tuiles, il faut qu'il rencontre Suzette, en rentrant de Tindouf. Trois gros coups durs à la file, vraiment c'est trop pour un seul homme et une seule

LES CENDRES  
ET LES LAMPIONS

*C'est un chaos de misères, de p'tits lampions. Ça va ça vient. J'en ai comme ça une vague centaine au fond de mes poches, surgis de la glèbe, retournés poussières, déguenillés sans âge, sacrifiés drolatiques, fauchés sans histoire, locataires de sépulcres, involontaires invités à quitter le banquet, chandelles romaines aux fumées rectilignes qui montent vers qui vers quoi vers des cieux efflanqués et qui n'ont pas gueulé ou si bas que c'est tout comme et qui vont repasser là, revenir repartir, rejouer la funèbre invention, chacun son petit tour, trois boules pour un franc c'est pas cher tu dégommes les gamelles, on rit on s'amuse tu tapes dans les guignols, tu nous descends tout le tas pour trois francs c'est donné, trois francs les trois parties, dix francs les douze, écrasez-moi tout ça, massacrez la cohue, chamboulez le catalogue, ça se débite sans compter, c'est du drame à foison, une table des matières toujours recommencée, un mélo à chanter, une oraison cucu dans le genre descriptif, un vaudeville à chialer qui se renouvelle jamais pour chuter à la fin d'une éternelle manière, expiration du bail, expropriation des héros saisonniers, adieu les beaux les mauvais jours, voici pour tout rêve le mausolée bondé, on se tasse un peu, la place est chaude, l'emmerdant dans la vie c'est qu'elle nous est comptée, disait l'un des miens, jeté avec les siens dans la fosse terminale, la voilà la ruée des morts endimanchés, la pacotille des loqueteux débarqués du hasard.*

BAPTISTE.— Je suis né je suis mort.

*Et d'un.*

AMÉDÉE.— Je suis né et je suis mort.

*Et de deux.*

JULES.— Je suis né puis je suis mort. Ci-gît Jules.

*Et de trois.*

BERTRAND.— Je naquis, vécu, et puis mourus.

*Et de quatre.*

TOUSSAINT.— Je nais, passe et cède.

*Et de cinq.*

ADOLPHE.— Je suis né à la gelée, claqué à la mauvaise lune.

*Et de six.*

JONAS.— Je suis mort-né.

*Et de sept.*

EUSTACHE.— Je suis né, ma vie a tellement ressemblé à la mort que quand je suis mort, je n'ai pas vu la différence.

*Et de huit.*

ARNAUD.— Je suis né, j'ai procréé, puis je suis mort.

*Et de neuf.*

CASIMIR.— Je suis né et puis voilà au bout je suis mort.

*Et de dix.*

RACHEL.— J'étais mourable, car nous sommes mourables en tant que ce que nous sommes, des mourables, alors je suis morte.

*Et de onze.*

CÉSAR.— Je suis né obscur, j'ai honoré Léontine, puis je suis mort sans rien faire de plus de ma vie qu'une somme de secondes qui m'ont abruti et puis anéanti.

*Et de douze.*

PAUL.— Je suis né, je me suis échiné, et puis je suis mort.

*Et de treize.*

ALPHONSE.— Je suis né, puis je suis mort, sans avoir eu le temps d'étudier le problème.

*Et de quatorze.*

CRÉPIN.— Je suis né, j'ai engendré trois fils, puis je suis mort.

*Et de quinze.*

# LE PRUNUS

Prends-la, me dit Jean-Bernard. La parole. Prends-la. Je la prends. Donc. Mais quoi, je dis, quoi dire? Revendique, me dit Jean-Bernard. Revendiquer mais revendiquer quoi? La feuille de paye, il me dit, par exemple. La feuille de paye. Justement. Artistiquement parlant déjà, c'est... D'abord, c'est du mauvais papier. Si on compare ce papier avec le papier d'aquarelle, c'est pauvre. On a une aquarelle au groupe B, un dindon qui picore. Du papier grenu, épais, du vrai chiffon. Bien évidemment, on ne demande pas qu'on nous calligraphie nos heures de salaires et nos retenues au pinceau sur parchemin. N'empêche que pour l'instant, tel que c'est fait, c'est... L'en-tête déjà, la raison sociale, c'est triste. SAPTEFG. Ça donne envie d'y travailler, à la SAPTEFG. Parce que, le bulletin de salaire, c'est une chose, mais la boîte elle-même, artistiquement parlant, c'est carrément très très. Deux cubes, collés par un angle, dans les marron tabac pour l'un et dans les rose orangé pour l'autre. Ça donne envie d'y entrer tous les matins. Tout ça posé sur des gravillons entourés de boue. Avec un arbre chétif qui n'a jamais voulu pousser depuis qu'ils l'ont planté, ça fait bientôt trois ans. C'est pathétique, un prunus du Japon, exilé dans la ZI Pironor.

La ZI Pironor, ça donne envie de prendre sa voiture tous les matins pour s'y rendre à la ZI Pironor. On va déménager à la campagne, nous dit un beau jour Bonafou, le chef du personnel. Moi j'aime bien la campagne. Sûrement que c'était une belle campagne à vaches avant que ça ne devienne la ZI Pironor.

De l'autre côté de la bretelle d'autoroute, il y a la ZAC des Grenouillères. Ça, déjà, les Grenouillères, ça donne déjà un peu plus envie d'y aller. Ce qu'on fait d'ailleurs, à midi, au lieu d'aller au restaurant d'entreprise, géré par la SAPTEFG, la SNORMEC et les transports GAUDIN. On s'achète un hot-dog, un sandwich club, un pain aux raisins, ce qu'on veut et quand il fait soleil on s'installe à la terrasse du Frit'burger. On reprend à deux heures. On réintègre le cube caca d'oie – Chiasse de poule, dit Michel – Parce que le cube rose orangé – Cul de singe, dit Michel – c'est le cube de la fabrication. On

ne se mélange pas. Les bureaux d'un côté. La fabrication de l'autre. Nous, on a le prunus du Japon. Eux ils ont le parking et le chantier du futur siège de PLASTINOR, une filiale de la SNORMEC. Tout ça pour dire que ça donne envie de se lever tous les matins, quand le réveil sonne, à six heures moins le quart, pour se traîner sur l'autoroute jusqu'à la ZI Pironor où se dressent. Non, je dis se dressent, mais ce n'est pas du tout le mot qui convient pour décrire la pénible impression d'écrasement que dégagent dans le paysage bourbeux ces deux cubes raplapla, je veux dire les bâtiments Chiasse de poule et Cul de singe de la SAPTEFG.

Il faut dire aussi qu'une fois qu'on a passé la porte en verre de Chiasse de poule, on s'attendrait au moins à ce que ça s'arrange, or c'est vraiment très très loin de s'arranger. Parce que le bureau où on travaille, les autres et moi du groupe B, ça donne envie d'y rester jusqu'à la retraite. On nous a expliqué, quand on a pris possession de nos nouveaux locaux, que l'architecte qui a conçu l'intérieur de Chiasse de poule était un spécialiste du volume en entreprise. Il a trouvé un truc censé réactiver notre potentiel énergétique. Ça s'appelle le volume dynamogénique. La Méduse. La Méduse c'est Rataud. Le PDG de la SAPTEFG, et ses sbires, sont persuadés que les volumes dynamogéniques de Chiasse de poule triplent notre capacité de travail, alors qu'on souffre tous, là-dedans, d'une perte effarante de tonus, compliquée de maux de tête, de crises d'asthme, de somnolences post-digestives, de sinusites, d'ophtalmies ou d'extinctions de voix. A Cul de singe, le résultat est en gros le même sauf qu'ils ont le bruit des machines dans les oreilles, ce qui déjà, les empêche de s'endormir.

Nous, comme bruit de fond, on a la trachéite de Françoise. Rien que ça, le matin, penser à la trachéite de Françoise, ça donne envie de sortir du lit. De huit heures à une heure et de deux heures à cinq heures, on endure les quintes de Françoise. La pauvre n'y peut rien. Elle a vu un spécialiste. Il lui a dit « Madame, vous faites de l'hystérie de conversion. » Elle bloque quelque part, impossible de savoir à quel niveau ça se passe et elle somatise. Ce n'est pas de sa faute. C'est accidentel, lui a dit le médecin. N'empêche que sa trachéite rebelle date du jour où elle est entrée dans le volume dynamogénique de Chiasse de poule. C'est sûrement le volume dynamogénique qui la bloque. C'est ce qu'on se disait justement, à midi, au Frit'burger des